

***La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX<sup>e</sup> siècle.*** Sous la direction de FRANCESCO SPANDRI. Paris, Classiques Garnier, 2014. Un vol. de 399 p.

Cet ouvrage dirigé par Francesco Spandri offre un florilège d'analyses des relations que purent entretenir au XIX<sup>e</sup> siècle littérature et argent, couple qui, comme en témoigne l'abondante bibliographie offerte en fin de volume, a acquis depuis une dizaine d'années une indéniable légitimité. Mais si la critique a eu tendance à privilégier le massif balzaco-zolien, ce collectif a le mérite d'élargir la focale en assumant son ambitieux sous-titre. De fait, bien que beaucoup d'articles soient dédiés à Balzac, la moitié des contributions évoque le traitement de l'argent par Bloy, Barrès, Dumas, Sand, Stendhal ou Verne. La comparaison que dresse Karen Haddad entre Balzac et Dostoïevski – qu'il conviendrait de mener à grande échelle, par-delà le seul thème monétaire – montre quel intérêt présente la sortie du seul domaine français pour, d'une part, mesurer l'ampleur de l'héritage balzacien et, d'autre part, donner toute sa portée à cette mise en texte romanesque de l'argent dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. L'article de Susi Pietri présente le même intérêt à ceci près qu'elle attire notre attention sur ces « écrivains-lecteurs de Balzac » qui, de Keats à Adorno en passant, bien sûr, par James ou Hofmannsthal, offrent une série d'analyses de *La Comédie humaine* dont la moderne acuité ne peut que nous inciter à la modestie. James et Hofmannsthal dépassent ainsi le cliché opposant l'accumulation ou l'avarice des figures de *La Comédie humaine* à la dynamique de la geste zolienne. Ce faisant, ces grands aînés tordent le cou à un finalisme réducteur... auquel la critique contemporaine – cf. les deux premiers articles du volume – n'échappe pas toujours. Mais il importe surtout de souligner l'invitation lancée par ces « écrivains-lecteurs » à considérer l'argent balzacien comme « principe narratif et paradigme d'ordre formel », « croisant l'investigation critique et l'innovation formelle » (p. 93 et p. 73). Au-delà de toute tentation thématique, l'argent est donc une structure dynamique qui rencontre précisément la forme romanesque. Comme l'explique Éric Bordas, « l'argent est une matière prosaïque [...] et l'argent a, de ce fait, trouvé dans les discours du roman narratif les voix [...] pour [...] accéder à un stade supérieur de problématisation populaire, par l'imaginaire » (p. 133). On s'étonne dès lors que les articles de ce recueil soient rangés selon les trois catégories « forme », « thème » et, pour le reste, « enjeux transversaux ». Ces catégories – certes classiquement rassurantes – s'avèrent trop étroites et inadaptées et sont d'ailleurs malmenées par la plupart des contributeurs. Car l'argent Protée qu'ils analysent est plutôt placé sous le sceau de l'ambiguïté. Il apparaît, chez Sand, selon des modalités potentiellement constructives, perturbatrices ou défectueuses (Agnese Silvestri), il est – du fait du croisement de l'intérêt et des passions – un facteur d'incertitude du comportement des personnages balzaciens (Paolo Tortonese), voire un facteur d'anomie dans la mesure où « la montée en puissance symbolique de l'argent [serait] parallèle au déclin de la puissance symbolique de la paternité » (Fabrice Wilhelm). Le roman de l'argent serait encore pour Christophe Reffait, au terme d'une médiation sur la liquidité vernienne, « l'herméneutique ambivalente d'un système à la fois désirable comme libre circulation et menaçant comme relativisation » ; il s'avérerait également apte, si l'on considère les tortueuses variations monétaires de Léon Bloy, à « concilie[r] les contraires, en accordant dans une ironie transcendante, la parole divine et le discours bourgeois » pour devenir une figure de Dieu (Pierre Glaudes, p. 257). « L'argent peut-il donc être restitué à sa vérité essentielle par la littérature ? » (p. 8). La question – rhétorique ? – n'appelle sans doute pas de réponse aussi affirmative que Francisco Spandri feint de le croire. Mais, à défaut, ce volume illustre la manière dont l'argent devient non seulement « un passage obligé pour toute entreprise romanesque » (p. 21), voire « un nouveau mode d'écriture et de perception du monde » (p. 55)... Si bien que c'est en fonction de l'argent, comme le montrent les approches historiques ou sociologiques qui complètent le volume (Carole Christen Lécuyer, Maria Luisa Maniscalco et François Vatin...), qu'évoluent, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les positionnements

et postures respectifs de l'économie politique, de la littérature et d'une sociologie à venir. En ce siècle de fer, l'argent est bien, comme le disait Émile Souvestre, *Le Roi du monde*, dans les faits et dans les discours.

ALEXANDRE PÉRAUD